

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

La Damnation de l'Artiste, par M. IWAN GILKIN. 11

Les premiers vers de M. Iwan Gilkin parurent, il y a presque dix ans, dans *la Jeune Belgique*. Certain poème, *les Stercoraires*, lui valut d'emblée, avec le juste ressentiment des cuistres, l'estime de quelques lettrés. A la même époque remonte, si nous ne nous trompons, le sonnet intitulé : *Anatomie*. Un peu plus tard, il publia, dans *la Revue moderne*, un sixain de poèmes où il s'affirmait, pour quelques-uns, comme un artiste sûr de lui et de son œuvre. Les sonnets baptisés *Invocation*, *Psychologie* et *Veilleur de nuit* furent particulièrement remarqués. Depuis, chaque année, M. Iwan Gilkin offrit à *la Jeune Belgique* quelques bouquets de rimes puissantes, antipathiques aux cervelles débiles, mais savourées avec un étrange plaisir par les lecteurs capables d'en apprécier le parfum. La sottise des gens de lettres, grande colleuse d'étiquettes, en Belgique surtout, le classa d'un coup. Il fut décrété que M. Iwan Gilkin était un petit Charles Baudelaire, qu'il composerait trois sonnets par an, et qu'il ne publierait jamais un livre. Et, comme il ne faisait pas mine de contrevenir à ce décret, on daigna même lui reconnaître une espèce de talent excentrique, volontaire, entêté, d'autant plus acceptable qu'il ne gênait en rien les bruyantes et superficielles gésines littéraires dont on fatiguait l'opinion publique. Certains rimeurs parlèrent même de M. Iwan Gilkin avec une condescendance charitable. Mais l'on eut quelques sourires pour ceux qui s'avisèrent de reconnaître en lui l'un des artistes les plus originaux de la jeune école.

Les sourires tombèrent lors de la publication du *Parnasse de la Jeune Belgique*. M. Iwan Gilkin y figurait avec un groupe de poèmes, anciens et nouveaux, qui causèrent un vif émoi dans les cénacles littéraires. La légende eut tort, et fut forcée de se rétracter. Et ce fut le commencement de la justice.

La Damnation de l'Artiste achève aujourd'hui l'impression produite par les poèmes du *Parnasse*. L'œuvre est là, encore fragmentaire — l'auteur l'a voulu ainsi — mais déjà puissante et définitive. Et ce n'est pas sans éprouver une légitime fierté que M. Iwan Gilkin a pu mêler dans son livre, avec des poèmes écrits d'hier, les sonnets d'il y a dix ans. Qui donc se refuserait à voir dans la seule possibilité d'un pareil mélange l'indice d'une maîtrise peu commune et d'une très haute intellectualité?

La Damnation de l'Artiste est le premier cahier d'une œuvre en trois parties, dont l'ensemble nous échappe encore. Nous apprécierons donc ce fragment comme fragment, sans nous inquiéter du rôle architectural que lui réserve le poète. Nous sommes en présence d'une série de poèmes d'accent caractéristique, où nous pouvons, dès maintenant, découvrir les traces d'un état d'esprit déterminé et les marques d'une sensibilité particulière.

M. Iwan Gilkin, même dans ses poèmes de virtuosité, qui sont très rares, se montre à nous comme un artiste intellectuel par excellence. Son œuvre porte l'empreinte d'une volonté armée, sûre de réaliser son rêve, une sorte de volonté blanche, que les lecteurs distraits, pour qui la force de volonté ne va pas sans contorsions ni criaileries, ne soupçonnent pas. Ses poèmes tiennent debout par la seule vertu de la pensée, et leur ordonnance sévère proscribit impitoyablement les ornements parasites. On devine que chaque pièce de vers, chaque strophe ont surgi du cerveau du poète, avec leur idée mère, leur contour, leur rythme, et que l'écrivain, une fois sa conception choisie, en a subi les exigences avec une inflexible rigueur. Chacun des poèmes qui composent *la Damnation de l'Artiste* est soutenu intérieurement par une pensée aiguë, qui lui sert de pal. C'est à cause de cette intellectualité puissante, nourrie de lectures en tous sens, alimentée à toutes les sources de l'art, de l'histoire et de la philosophie, que M. Iwan Gilkin domine son œuvre, c'est à cause d'elle qu'il a su imprimer à un recueil fragmentaire un incontestable cachet d'unité.

M. Iwan Gilkin, dans *la Damnation de l'Artiste*, est avant tout le poète de la curiosité. « Je voudrais être ce monsieur qui passe », s'écrit le Fantasio d'Alfred de Musset. Ce vœu, M. Iwan Gilkin le fait à chaque page de son œuvre. Et il ne s'agit pas seulement pour lui d'être le monsieur qui passe — boutade romantique à laquelle Fantasio n'attache guère d'importance — il s'agit de savoir ce que l'autre fait, ce qu'il pense, ce qu'il veut, de pénétrer le secret de ce regard voilé, de ce sourire vague, de cette grimace équivoque. Le désir le plus ardent du poète, quand il a élu un sujet, c'est de se substituer à lui, c'est de se glisser dans son cœur, dans son cerveau, dans sa conscience, c'est d'usurper avec délices une personnalité qui lui semble interdite. Poussée à un tel degré, la curiosité devient une sorte de passion morbide, irrésistible et malsaine comme la morphine et l'opium. C'est une hystérie bizarre, qui pavoise toute l'œuvre, une nostalgie spéciale qui n'est provoquée ni par tel climat, ni par telle époque, mais par la simple apparition de l'un ou l'autre représentant de l'espèce. Il n'est pas défendu de découvrir dans cette curiosité sans bornes, l'affirmation d'une personnalité despotique, et de supposer que, si elle était contrariée, elle pourrait provoquer des phénomènes peu communs, tels que la colère et la jalousie. Peut-être n'est-elle, en dernière analyse, qu'une manifestation de l'instinct. Peut-être la loi qui préside à la conservation de l'espèce règle-t-elle aussi la permanence et le développement de l'activité spirituelle. Quoi d'étonnant, dès lors, à voir le cerveau le mieux armé se précipiter sur le cerveau le plus faible, le dévorer et se nourrir de sa précieuse substance? Cette théorie du cerveau de proie est assurément d'une belle cruauté. Nous ne pensons pas que M. Iwan Gilkin l'ait formulée. Mais il n'en est pas loin dans le poème intitulé : *Promenade*, qui est inédit pour les lecteurs de notre revue :

Promeneur singulier que j'étais dans la foule,
Mon désir curieux s'infiltra dans tes chairs,
Dans tes muscles chacun de mes muscles se coule,
Fibre à fibre mes nerfs s'allongent dans tes nerfs.

Mes yeux s'ouvrent au fond de tes yeux, ma cervelle
Enroule ses replis aux plis de ton cerveau ;
Voici que je suis Toi, voici qu'une nouvelle
Conscience m'éveille en un monde nouveau.

O palais d'améthyste aux sombres colonnades
Etageant des orgueils de pierre et de métal
Au fond de parcs princiers fleuris de promenades
Où des reines de joie offrent leur sein fatal,

O souterrains peuplés de froides pierreries
Veillant comme des yeux sur des couteaux sanglants
Qui mêlent l'effroyable appareil des tueries
A l'or luxurieux des vieillards pantelants,

— J'aime tous tes amours, je rêve tous tes songes ;
Ma mémoire s'emplit de ton passé secret ;
J'apprends d'autres péchés rongés d'autres mensonges,
Et je parcours ta vie ainsi qu'un lazaret.

Enfin, partant de toi, dans ma seule existence
Je rentre exténué, pâle et tremblant encor,
Mais le cerveau chargé d'une riche science
Comme un vaisseau qui porte une cargaison d'or.

Après la curiosité, ce qui frappe le plus dans les poèmes de *la Damnation de l'Artiste*, c'est leur accent d'inaltérable jeunesse, leur odeur de fraîcheur, et de nouveauté. L'enfance et l'adolescence sont célébrées sur le mode païen, dans des strophes d'une intensité singulière et belles jusqu'aux pleurs, pour employer une magnifique expression du poète Baudelaire, auquel on a souvent et sans trop de discernement comparé M. Iwan Gilkin, ne parle qu'une fois, dans *les Fleurs du mal*, du charme de la jeunesse. Il lui rend, dit-il, « un hommage profond », mais cet hommage ne l'empêche pas de préférer la beauté trentenaire, savante et mûre, qu'il considère comme un superbe instrument de volupté. M. Iwan Gilkin, au rebours de Baudelaire, est visiblement attiré par les grâces neuves de l'enfance. En cela, comme en beaucoup d'autres choses, il se sépare très nettement du poète des *Fleurs du mal*.

Telles sont, à nos yeux, les deux caractéristiques de la poésie de M. Iwan Gilkin. D'autres particularités, pour être secondaires, mériteraient cependant de tenter l'analyste. Certains poèmes sont d'un pessimisme amer ; mais il ne faudrait pas se hâter de conclure à une religion philosophique très arrêtée. Le pessimisme, même théorique, s'accorde assez mal avec le violent désir de vivre qui éclate dans *la Damnation de l'Artiste*. Ce qui donne souvent, chez Iwan Gilkin, l'illusion d'une foi pessimiste, ce sont les mécomptes de la curiosité, les agacements d'un sybaritisme contrarié par un pli de rose, et — surtout — la déception du bonheur prévu, dont le désir a éterné la force, et qui ne procure pas la joie attendue.

Mais si M. Iwan Gilkin nous paraît peu pessimiste de pensée, il a des crudités de style que les pessimistes les plus stridents ne désavoueraient pas. Il a des adjectifs renouvelés d'Ezéchiel, et il éprouve une espèce de plaisir à jouer avec les mots les plus crus et les plus vénéneux de la langue française. Faut-il, à la suite de Baudelaire, voir dans ce culte de l'horrible le résultat d'une vaste énergie vitale inoccupée, et l'indice d'une profonde sensibilité refoulée? Peut-être. Mais M. Iwan Gilkin lui-même, dans une nouvelle peu connue, a senti la nécessité de s'en expliquer incidemment. Son héros, Georges de Cléophas, — un poète — se défend contre une accusation de meurtre. Voici le passage intéressant de la plaidoirie :

et parmi ceux-là il faut signaler le sonnet intitulé *Bois sacré*

/de notre/

M. de l'espérance

« Vous connaissez ma vie. Elle fut calme, vouée aux études esthétiques, les plus hautes et les plus délicates. Mes travaux ne sont pas ignorés ; M. l'avocat général vous a dénoncé tout à l'heure le pseudonyme que mes poèmes ont clamé dans le clairon de la renommée, et vous a même signalé charitablement l'immoralité de mes vers, qui ont offusqué jadis la pudeur de tous les faiseurs de feuilletons. Ont-elles assez barboté, les gazettes ! L'on m'a traité de fangeux matérialiste, alors que mon cœur était prosterné dans l'inaltérable adoration de la beauté spirituelle, et l'on n'a pas vu que l'horrible m'obsédait par cela même qu'il me faisait horreur. N'avez-vous jamais eu les yeux hantés d'une effroyable charogne aperçue au coin d'une rue ? Un homme grossier ne l'eut point remarquée. En la regardant comme l'oiseau de paradis regarde la vipère qui le fascine, le poète doué d'un sens exquis du beau sent son cœur se serrer d'angoisse ; il a beau fermer les yeux, la monstrueuse image reste collée aux yeux toujours béants de son esprit, comme la tache de sang aux doigts de lady Macbeth. »

M. Iwan Gilkin n'aurait qu'à faire sienne l'incisive et pittoresque défense de son personnage. Il pourrait ajouter que les pères de l'Eglise et les libres préneurs du XVI^e siècle s'exprimaient parfois avec plus de violence et de cruauté que lui. L'énergie de langage que l'on remarque dans *la Damnation de l'Artiste* ne peut, d'ailleurs, étonner chez un poète d'inspiration catholique. Nous disons « catholique » et non « chrétienne », car, il n'y a pas trace de sentiments évangéliques dans les vers de M. Iwan Gilkin, et s'il lui arrive, comme dans le sonnet *Amitié*, de pardonner au méchant, c'est pour lui broyer la tête sous la lourdeur du pardon.

Il nous reste à juger la forme. Comme nous le disions plus haut, M. Iwan Gilkin, un poète avant tout intellectuel, connaît l'art d'éclairer le moindre vocable à la clarté de sa pensée. Il n'attache guère d'importance à la virtuosité à l'arabesque, à la végétation inconsciente de la phrase. Il assemble despotiquement les mots qui lui semblent nécessaires à l'effet artistique, et il les heurte avec une savante et patiente brutalité, jusqu'à l'étincelle. Son vers, riche et fastueux quand il le faut, a des fleurs d'acier et de lumière électrique. Amoureux de netteté, de précision, il est des rencontres de mots et des alliances de vocables qui témoignent d'une singulière concentration spirituelle. Il est classique, dans le sens le plus exact du terme, et il console de l'étrange patois où certains petits lutrins de singes veulent renfermer notre poésie.

ALBERT GIRAUD.

(1) *La Damnation de l'Artiste*, par Iwan Gilkin, un volume grand in-8, couverture or, avec un beau frontispice d'Odilon Redon, chez le bibliophile Edmond Demaree.

laient

l'éclats / trouve / mariages